



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

**Pierre SCHOENDOERFFER**

**(France)**

**(1928-2012)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout '*L'adieu au roi*' et '*Le Crabe Tambour*').**

**Bonne lecture !**

Né à Chamalières (Puy-de-Dôme), le 5 mai 1928, il fut, pendant la guerre de 39-45, pensionnaire au lycée technique d'Annecy. Il y lut "*Fortune carrée*" de Joseph Kessel, qui lui redonna courage en lui indiquant le chemin de «*la vraie vie*».

Lui qui n'avait jamais vu la mer, fut fasciné par son immensité et sa férocité, et fit sien ce vers de Charles Baudelaire : «*Homme libre, toujours tu chériras la mer*». Rêvant de devenir marin, il embarqua sur un chalutier à voile, puis, en 1947-1948, passa plusieurs mois comme matelot sur un caboteur de la marine marchande suédoise.

Puis il voulut être cinéaste. Mais, comme il était sans relation dans ce milieu, en 1952, il s'engagea dans le service cinématographique de l'armée comme caméraman, et partit en Indochine, pays qui le séduisit, et dont il étudia la civilisation. Demandant à remplacer un de ses camarades qui avait été tué, il filma les combats. À Diên Biên Phu, où il était caporal-chef, il filma les dernières heures de la guerre dans le camp retranché, et, le 7 mai 1954, voila ses bobines avant d'être fait prisonnier, et de passer trois mois d'horreur dans les camps des Viets. Mais le cinéaste soviétique Roman Karmen, qui filma la bataille pour la propagande de l'U.R.S.S., lui épargna le pire, lui permit de survivre miraculeusement.

Libéré, il fut décoré de la médaille militaire. Démobilisé, il resta un temps au Vietnam, connaissant la déception habituelle chez de nombreux anciens combattants.

Il entama un tour du monde. Hong-Kong, Taïwan, le Japon (où il rencontra Kurosawa), les îles Hawaï et enfin les États-Unis découverts par la côte ouest, constituèrent les escales de ce long périple qui s'acheva à New-York. Aux États-Unis, il travailla dans le cinéma dès que l'occasion se présentait.

En juillet 1955, il rejoignit la France, où il subit l'opprobre de communistes et de gens de gauche lui reprochant son engagement dans l'armée française.

Il devint reporter-photographe de guerre pour "Life" et d'autres magazines américains, puis grand reporter pour "Paris-Match", étant de tous les conflits : révolution marocaine de 1955, Laos, guerre d'Algérie, où il fut des deux côtés des barricades, avant de revenir au Vietnam pour se mêler aux GI américains, et d'aller plus tard en Afghanistan. À chaque fois, les sans-grade, les hommes de troupe l'intéressèrent plus que les officiers galonnés.

Puis il entama une carrière de réalisateur de films :

- en 1956, "*La passe du Diable*", tourné en Afghanistan sur un scénario de Joseph Kessel ;
- en 1957, le court métrage "*Than Le pêcheur*", tourné au Vietnam ;
- en 1958, "*Ramuntcho*", avec François Guérin, Mijanou Bardot ;
- en 1959, "*Pêcheurs d'Islande*", avec Charles Vanel, Jean-Claude Pascal.

Mais il puisa aussi dans son expérience du conflit en Indochine pour écrire :

---

---

### **"La 317e section"** (1963)

Roman de 220 pages

En 1954, pendant la bataille de Dien Bien Phu, alors que la guerre d'Indochine touche à sa fin, la 317e section, composée de quarante et un supplétifs laotiens et de quatre Français, et qui opère dans le nord du Laos, reçoit son ordre de repli. Traqués, épuisés, les soldats doivent, au cours de cette marche, défendre leur vie face à un ennemi insaisissable dans une jungle oppressante. Huit jours plus tard, la 317e section n'existe plus, mais, pendant cette terrible épreuve, deux hommes, l'adjudant Willsdorf, Alsacien qui avait été incorporé de force dans la Wehrmacht, et le sous-lieutenant Torrens, frais émoulu de Saint-Cyr, apprennent à se connaître et à comprendre même l'absurde.

### Commentaire

Le roman, largement autobiographique, révéla ce que fut l'enfer de l'Indochine, mit en relief tout le credo du romancier : l'amitié virile, la foi en la patrie et en Dieu. Selon Jacques Perrin, l'Indochine était pour lui «*un prétexte pour aller chercher au fond de soi quelque chose de plus profond.*»

Le roman obtint le prix de l'Académie de Bretagne.

En 1964, Pierre Schoendoerffer en tira un film, avec Jacques Perrin et Bruno Crémer, qui, présenté lors du Festival du Film de Cannes en 1965, obtint le prix du meilleur scénario.

---

En 1965, sur un scénario coécrit par Jorge Semprun, Pierre Schoendoerffer réalisa "*Objectif 500 millions*", qui traite du traumatisme des vétérans de la guerre d'Algérie ; il fit tourner Bruno Crémer et Marisa Mell.

L'année suivante, il se rendit au Vietnam pour suivre pendant deux mois des soldats américains sur le terrain. Ce qui donna, en 1967, son documentaire "*La section Anderson*", réalisé avec Dominique Merlin, qui reçut un oscar à Hollywood, et de nombreuses distinctions internationales.

Il publia :

---

### **"L'adieu au roi"**

(1969)

Roman de 300 pages

Dans les années soixante, sous la pluie mélancolique de Londres, le narrateur se rappelle l'aventure étrange qu'il avait vécue à Borné vingt-cinq ans plus tôt. L'île avait été envahie par les Japonais au début de la Seconde Guerre mondiale. En 1945, pendant la guerre du Pacifique, pour préparer la reconquête des Philippines, les Alliés décidèrent de pacifier d'abord Bornéo et d'y envoyer des agents chargés d'entrer en relation avec les indigènes pour organiser un soulèvement, préparer le débarquement. Un capitaine anglais des Forces spéciales (le narrateur, qui est un botaniste) et son adjoint, le sergent radio australien Anderson, sont parachutés en territoire murut au coeur de l'île. Des guerriers surgis de la forêt les emportent, ficelés comme des saucissons, vers leur chef : rude contact que dément la suite, car le roi des Muruts est un Blanc roux nommé Learoyd, un déserteur irlandais rescapé d'un naufrage en 1942, qui a échappé à la mort lente des camps de concentration japonais, a été adopté par la tribu, dont, par la force de sa personnalité, il a réussi à dominer le conseil, à régner sur «*le royaume du vent et de la pluie*». Il accepte de les aider en mettant ses fidèles administrés, qui n'en restent pas moins des guerriers sauvages, au service des Anglais. Peu à peu, les Japonais sont encerclés et des ennemis invisibles se dressent partout devant eux, semant la panique et la mort. Alors commence une épopée grandiose et sanglante : l'extermination des troupes japonaises prises au piège de la jungle dont la vie mystérieuse leur échappe totalement. Quand ils le peuvent, ils vengent avec la cruauté la plus absolue. Mais, pour que la mission soit entièrement accomplie, il faut que le royaume de Learoyd, aussi, disparaisse et seule peut y réussir la trahison. Son rêve de protéger l'intégrité de son peuple est trahi par son meilleur ami, son beau-frère, celui qui avait fait de lui le roi de la tribu, qui le vend aux Anglais pour une poignée de sel. Puis, pour la grandeur de la Couronne, il est trahi par le narrateur qui, en l'avouant, livre ainsi son plus étonnant secret. On l'amène en Angleterre pour le juger, mais il réussit à s'enfuir, peut-être avec la complicité d'un colonel anglais qui l'avait vu à l'œuvre.

## Analyse

### Intérêt de l'action

Pierre Schoendoerffer est un véritable conteur dont l'imagination s'est enflammée au feu de l'action qui est privilégiée. Aussi le roman se lit-il avec passion et facilité.

On peut tenter diverses approches pour le définir :

C'est un roman d'aventures qui, à première vue, reproduit plusieurs canevas connus : d'abord l'histoire fantastique de l'homme blanc tombé dans un monde primitif où il se taille un royaume archaïque ; ensuite un livre de guerre (marqué de la peinture de massacres que l'auteur a su varier)

et même un roman historique (l'Histoire s'entremêle avec la fiction habilement accréditée par différents procédés). Il présente des péripéties habiles et est mené vigoureusement, avec hâte même (la suite de l'action est souvent annoncée sans que cela affaiblisse l'intérêt).

C'est une tragédie shakespearienne (un roi fou, appelé Learoyd...) ou cornélienne où se heurtent amitié honneur, fraternité virile, devoir, intérêt de la patrie, etc. Une sorte de fatalité est à l'oeuvre car, dès que Learoyd, au lieu de tuer les agents britanniques, les accueille, son destin est scellé : son royaume sera submergé par l'Histoire, s'effacera comme s'effacent les rêves. Le dénouement est peut-être trop mélodramatique. Mais y a-t-il vraiment un dénouement? On pourrait s'attendre à ce que Pierre Schoendoerffer écrive une suite, consacré à un Learoyd libre de toutes attaches, redevenu quelque part roi, ou leader de l'IRA en Irlande du Nord.

C'est une épopée qui nous fait songer d'abord, comme le héros nous y invite, à ces épopées modernes que sont les westerns (en souvenir desquels il appelle ses Muruts des «Comanches»), mais, surtout, aux chansons de geste et aux légendes antiques.

C'est un roman tout à fait traditionnel où le récit est fait par un narrateur stabilisé, à la fois intégré et extérieur à l'action qu'il distancie et refroidit. Par différents procédés, le livre prend bien le ton et le rythme d'un volume de souvenirs. Le choix du narrateur peut s'expliquer par la prudence du romancier novice : n'est-il pas plus facile de faire parler un Anglais assagi qu'un héros primaire, au langage fou, à la pensée sauvage ?

La chronologie demeure à peu près linéaire ; pourtant différents plans se recourent : les souvenirs du narrateur (l'histoire elle-même et son passé) ; sa situation présente (d'où l'utilisation du présent qui apparaît aussi à d'autres moments) ; le discours de Learoyd (convention du récit dans le récit). D'où une certaine incohérence : l'articulation ne se fait pas toujours bien entre les différents morceaux.

Le découpage se fait en séquences d'importance variable, en chapitres, en parties : le prologue, selon un procédé cinématographique, nous plonge dans l'action de façon énigmatique, la suite étant un flash-back ; les trois parties ayant des titres qui indiquent bien le passage des saisons.

Le passage d'un morceau à un autre est souvent dû à un changement de rythme de l'action? Il y a alternance entre des périodes d'action pure et des périodes de réflexion. D'ailleurs, dans ce roman d'aventures, le déroulement de l'action est souvent freiné ou, au contraire, devancé. En de nombreux passages, le rythme donné à l'action est marqué par la reprise obstinée des mêmes formules.

En sachant que Schoendoerffer est d'abord un cinéaste, on peut être sensible à ce que son roman a de cinématographique :

- une mise en scène ample, solide, bien construite ;
- un découpage brutal et agile ;
- un cadrage mobile : tantôt de vastes panoramiques, tantôt des gros plans ;
- un rythme varié : tantôt succession d'images rapides, tantôt ralentissement sur des séquences privilégiées et même répétition de certains plans (procédé qui se justifie au cinéma par la fugacité des images)
- surtout le souci de constamment faire voir et entendre : le décor est indiqué à chaque étape même s'il faut se répéter ; une grande attention est portée à l'éclairage, au déroulement de la bande sonore.

### Intérêt littéraire

D'habitude, on s'intéresse peu au style d'un roman d'aventures, mais, dans le cas de «*L'adieu au roi*», on ne peut pas ne pas s'y arrêter.

Pierre Schoendoerffer réussit-il surtout dans les descriptions de la jungle (poursuivant la grande métaphore de la mer, analogue à la jungle), de la violence des combats, des visions d'horreur.

Il retrouve le ton et l'allure des grands textes épiques par sa volonté d'archaïsme (noms prestigieux, interpellations solennelles), par la tension du récit (formules scandées, répétitions, accumulations), par la richesse des métaphores qui tissent un réseau de correspondances animistes. On a l'impression qu'il restitue bien le langage des Muruts. Toutefois, l'exotisme du vocabulaire demeure modéré.

L'auteur donne à Learoyd tantôt une éloquence passionnée, tantôt une sécheresse hautaine.

Les soldats australiens ont un parler argotique (en particulier, Anderson qui, souvent déphasé, est une source d'humour), le lyrisme du narrateur.

Mais le style est trop conventionnel, trop grandiloquent, dans le commentaire moral et philosophique : expressions toutes faites, clichés ; allusions, citations, qui font un étalage de culture trop net. Le commentaire est souvent trop explicite, trop sonore. Le texte aurait gagné à plus d'économie, à une certaine sourdine.

#### Intérêt documentaire

“*L'adieu au roi*” est un roman exotique qui nourrit notre goût de l'évasion de toute une remarquable information documentaire :

- l'île de Bornéo (il est possible de situer sur une carte le théâtre des opérations) ;
- la jungle (les descriptions en sont impressionnantes ; elle est, au fond, le grand personnage du livre) ;
- le climat tropical, les trois parties ayant des titres qui indiquent bien le passage des saisons ;
- les indigènes (l'auteur prouve, par une foule de petits faits vrais, qu'il a une connaissance personnelle et profonde du monde de ces primitifs que sont les Muruts, hommes de l'âge de pierre en contact avec la technologie la plus moderne. Son roman offre un document ethnologique) :
- les traits de mœurs (l'importance du sel),
- les croyances mythologiques,
- le langage naturellement poétique,
- l'organisation politique.

Ces éléments, comparés aux renseignements qu'on peut trouver sur les Muruts et sur Bornéo en général, se révèlent très exacts..

Ce tableau illustre, une fois de plus, le thème du «*bon sauvage*», soutenu par Montaigne, La Fontaine, Diderot, Rousseau, mais qui n'a plus aucune valeur au regard de ce que les sciences humaines (ethnologie, anthropologie, sociologie) nous apprennent sur les «*sauvages*», sur les «*primitifs*».

Ce monde isolé, hors de l'Histoire, est soudain exposé au danger de l'acculturation : on assiste à la contamination irrémédiable de ce peuple néolithique par la civilisation blanche ; avec l'arrivée des militaires, ils ont subi une déchéance déjà annoncée par l'exemple des Chiens-Rouges. Le roman nous dresse un tableau très clair des méthodes avec lesquelles procède le colonialisme : à la base, le racisme, la répulsion ou la condescendance des Anglo-Saxons ; l'utilisation cynique des pouvoirs en place ; l'incitation à la délation, à la trahison, la perte de l'innocence ; leur liquidation une fois la récupération opérée. Ce processus s'appliquerait à bien d'autres cas.

À l'égard de Learoyd, l'ex-sergent, peut-on parler de clairvoyance (il a prévu et voulu empêcher l'acculturation) ou d'aveuglement (il a provoqué ce qui est arrivé en s'obstinant dans le rêve de l'impossible autarcie, et, de toute façon, n'est-il pas le premier facteur d'acculturation?). Son abandon de Learoyd par ses sujets est-il sagesse politique, signe de maturité, ou, au contraire, preuve de leur déchéance qui les rend incapables de le suivre dans son grand dessein? Ainsi, même s'il se défend de vouloir démontrer quoi que ce soit, Pierre Schoendoerffer apporte une leçon de politique.

“*L'adieu au roi*” est aussi un roman de guerre qui rapporte avec exactitude des faits qui ont marqué la guerre du Pacifique.

#### Intérêt psychologique

Si les Muruts ne sont que des comparses, si les personnages secondaires (Anderson, par exemple) n'ont pas d'épaisseur, les personnages principaux de *L'adieu des rois* ont beaucoup de présence, de consistance, tout en conservant du mystère. On peut s'intéresser à eux autant qu'à l'aventure elle-même.

Le narrateur est un Anglais vieillissant, ex-officier et botaniste, dont le lyrisme survolté, le sentiment de culpabilité (à la suite de sa trahison d'Anglais loyal à l'égard d'un Irlandais déserteur, d'intellectuel à l'égard d'un homme du peuple, tous deux avides de pouvoir) qui le pousse justement à raconter son

histoire, à s'étudier et à se juger lui-même, envahissent souvent le récit : on a du mal à croire à ce personnage et à faire confiance à son témoignage. Il a été transformé par la rencontre de Learoyd, le spectre du roi fou le marque d'une inguérissable blessure.

Fergusson prend de plus en plus d'importance au fil du roman, apparaissant comme le véritable moteur de l'action. Il semble d'abord n'être que l'habituel colonel des Forces spéciales, incarner la rigueur du militaire inflexible, être peu doué pour l'angoisse. Mais, en obéissant aux ordres, il n'a agi qu'à contre-cœur, il a perdu les raisons de sa vie. On découvre sa mystérieuse vulnérabilité dont il emporte le secret avec lui. Lui aussi a été transformé par la rencontre de Learoyd.

C'est au sujet de Learoyd surtout que la question : «*Que sait-on jamais d'un homme?*» reste entière, car il manifeste beaucoup d'incertitudes et de contradictions. On peut s'interroger sur les raisons de l'influence magique qu'il exerce sur les Muruts mais aussi sur les Britanniques. On peut aussi tenter de cerner son ambiguïté :

- est-ce un fou qui reste pétrifié dans son délire ou un homme d'imagination, un poète fidèle aux rêves de son enfance, nostalgique du passé?
- un déserteur plutôt farceur, un voyou irlandais aux cheveux rouges et aux yeux gris, ou un homme libre, un révolté intégral?
- un homme d'État cohérent et clairvoyant (qui gouverne, juge, administre, prêche le retour aux valeurs ancestrales) ou un mégalomane dangereux (qui, en voulant sauver son peuple, le conduit à sa perte)?
- un jouet des événements ou une force de la nature ?
- un héros de bandes dessinées ou un homme projeté au-delà du possible, tantôt Lucifer, tantôt Christ (pendant quarante jours, il traverse la jungle avant d'atteindre le peuple qu'il voudra sauver de la disparition, mais qui le trahit et le vend à ses ennemis), un homme exceptionnel que la multitude finit par détruire?

Si on le découvre peu à peu à travers la sympathie grandissante du narrateur, connaît-on jamais son état d'esprit véritable? N'aurait-il pas été plus intéressant pour nous (mais plus difficile pour l'auteur) de le faire parler directement et continuellement?

### Intérêt philosophique

Plus qu'un roman d'aventures militaires, l'auteur donne souvent l'impression d'avoir tendu à écrire un grand roman politique et métaphysique, dans une voie ouverte par Joseph Conrad.

On est déjà invité à le considérer ainsi par les différentes épigraphes. Celle qui est en tête : «*La patrie d'un homme qui peut choisir, c'est d'où viennent les plus vastes nuages*» (Malraux, «*Les noyers de l'Altenburg*») invite à voir les liens qu'on peut établir entre les livres de Malraux, en particulier «*La voie royale*», et celui de Schoendoerffer. Il faut aussi tenir compte de celles qui sont en avant de chaque partie. Pour le prologue, il a placé cette question de Bernanos : «*La liberté, pour quoi faire?*» qui n'a pas de réponse pour la raison qu'on n'est jamais libre.

À travers Learoyd qui, par les hasards de la guerre, a pu accomplir un saut dans l'«en-dehors» du XXe siècle où il se barricade, n'hésitant même pas à en expulser Dieu en la personne de deux missionnaires portugais, l'auteur fait réfléchir sur l'acculturation, la destruction par la civilisation occidentale des cultures primitives, du mythe par l'Histoire. Mais le thème du bon sauvage est traité avec ironie et scepticisme, et on peut remarquer que défendre les Muruts contre l'intrusion japonaise puis contre le retour de la colonisation européenne, c'est encore une tâche qui obéit à l'énergie occidentale et une façon d'y demeurer fidèle.

Schoendoerffer donne une leçon de politique. D'abord, il montre que les peuples n'ont que faire des monarques qui s'adonnent à la grande politique. Learoyd a cru, par d'habiles renversement d'alliances, se tenir à l'écart de toutes les influences. Mais ses sujets entendent simplement rester tranquilles, fût-ce dans la servitude.

D'autre part, Schoendoerffer fait preuve d'une prescience facile quand, en 1969, il fait dire en 1945 : «*Le vent était à l'est, définitivement à l'est, mais peu de gens le savaient à l'époque*». On se rend compte que cette guerre n'est qu'un épisode dans la mise au pas de l'Europe et des Européens par le reste de l'univers. L'histoire de l'oncle Bôo, que raconte Learoyd (130-134) n'est pas simplement un

élément folklorique mais un récit significatif (comme l'est le film "*Le Comanche blanc*"). On est amené à réfléchir sur le goût du pouvoir et sur l'utilisation cynique qu'un gouvernement peut faire d'un individu dont il se débarrasse quand il n'en a plus besoin.

La méditation du narrateur est constante sous l'anecdote. Il s'interroge sur la définition de l'être humain, sa petitesse face à la nature (le thème de la jungle toute-puissante). Le thème de «*la force de vie*» revient constamment : elle est détenue d'abord par la nature, par la jungle surtout, puis par chaque homme avec plus ou moins d'intensité (le huitième Japonais, Learoyd, le narrateur blessé, etc.).

Mais la mort est omniprésente surtout dans cette situation cruciale que choisit Pierre Schoendoerffer : la guerre, plus spécialement la guérilla. Cette guerre est atroce : les visions d'horreur sont nombreuses et vont en s'intensifiant, mais on ne peut pas dire qu'elles sont décrites avec complaisance. On peut cependant reprocher à l'auteur une gênante fascination pour la guerre, pour «*la joie individuelle*» qu'elle procure, même s'il répugne à «*la triste boucherie collective*». À moins qu'il ne faille la mettre sur le compte du narrateur qui est un coupable qui se confesse?

L'être humain aux prises avec la mort est dépeint tel qu'il est, la méditation sur la mort est constante à travers tout le livre et elle culmine dans la légende racontée par le vieux Chinois.

Alors se pose la question du sens de l'existence qu'on peut tenter d'éluder de différentes façons : on trouve les évasions respectives du narrateur, de son père, d'Anderson, de Fergusson, de Learoyd enfin. «*Pauvre Learoyd, où est donc ta victoire? Roi du vent et de la pluie, tu n'as pas laissé sur cette terre de trace plus profonde que l'empreinte de tes pas !*»

Regard simplement ironique, sentiment de l'absurde, démonstration empreinte de scepticisme, éloge du stoïcisme, ne sont pas que de gros lieux communs : on peut parler d'une philosophie de Schoendoerffer.

Le roman obtint le prix Interallié.

En 1989, Pierre Schoendoerffer adapta son roman au cinéma.

---

### **"Le crabe-tambour"**

(1978)

#### Roman

Sur la passerelle de l'"*Éole*", un aviso de «la Royale» chargé d'escorter des chalutiers en direction de Terre-Neuve, puis d'offrir une assistance à la Grande Pêche, Pierre, le narrateur, qui est médecin, se raconte.

Déraciné d'Asie où il a exercé vingt ans, il ne s'est plus senti de place en France, et six mois lui ont suffi pour décider de se rengager dans la Marine. Là, au moins, il aurait sa voie tracée, droite et sûre jusqu'à la fin ; il ne courrait pas le risque de se désintégrer à la façon de cet ancien camarade d'Indochine retrouvé à Paris, Dubourg ou Babourg?, peu importe, un mort en sursis. Tout le monde ne sait pas lutter contre les mauvais hasards, tout le monde n'a pas l'audace et la fermeté nécessaires pour garder l'âme fière et le sourire aux lèvres comme son ami Willsdorff, surnommé «*le Crabe-Tambour*» qu'il a côtoyé alors qu'il participait aux guerres d'Indochine et d'Algérie, qu'il a perdu de vue. Il ne résiste pas au désir de raconter la charge au clairon menée sur le fleuve indochinois par l'enseigne Willsdorff. Or le commandant lui apprend qu'il est là-bas en pêche sur le "*Damoclès*". Comment le «*Crabe-tambour*» en est-il venu à se faire patron de chalutier? Malade, il se sait condamné

D'un souvenir à l'autre, mêlés au présent impérieux vibrant des échos de la vie en haute mer, tout ce que le narrateur ignorait de son ami prend forme : une vie d'homme qui a choisi le risque.

## Commentaire

Pierre Schoendoerffer revint avec nostalgie sur ses années de mer en racontant les derniers jours d'un capitaine de vaisseau.

Le «*crabe-tambour*», ç'avait été Pierre Guillaume. Élevé dans le culte de la droiture, après Navale, il mit le cap sur l'Indochine, étant, à vingt-quatre ans, à la tête d'une flotille amphibie sillonnant le Mékong. Il n'en fit qu'à sa tête, mais, en quelques mois, le Viet-minh fut désorganisé, la région pacifiée. Peu après, il participa au sauvetage des catholiques du Tonkin. En 1957, dans le djebel, le marin, changeant d'arme, prit la tête d'un commando de parachutistes, mais refusa les «*opérations de basse police*», cette guerre étant moins jolie que celle d'Indochine. À son retour dans la marine, il pensa que Paris voulait «*larguer l'Algérie*». Éclata le putsch : il fut l'adjoint marine du général Challe. Condamné à quatre ans de prison avec sursis, il remit ça dans l'OAS où il retrouva d'autres soldats perdus et d'autres têtes brûlées, d'où son arrestation, ses séjours en prison, ses tentatives d'évasion. Libéré en 1966, il répondit à l'appel de l'océan pour le pire et le meilleur : débarquement de Bob Denard aux Comores, renflouements héroïques de bateaux. Il était convaincu que «*ce sont les hommes qui font l'Histoire et non l'inverse*», philosophie un peu rudimentaire mais qui n'empêche pas son histoire à lui d'être passionnante.

Le roman a été couronné par le grand prix du roman de l'Académie française.

Il a été adapté au cinéma en 1976 par Schoendoerffer, avec Jean Rochefort, Jacques Dufilho (respectivement récompensés du César du meilleur acteur et du meilleur second rôle masculin), Bruno Cremer, Jacques Perrin et Claude Rich. Pour le tournage, il embarqua toute l'équipe du film à bord d'un bateau de la marine française qui croisa sept semaines durant dans l'Atlantique nord.

---

En 1982, Pierre Schoendoerffer réalisa, inspiré de la guerre d'Algérie, «*L'honneur d'un capitaine*», avec Jacques Perrin, Nicole Garcia, Georges Wilson, Charles Denner et Claude Jade.

En 1984, il reçut le prix Vauban pour l'ensemble de son œuvre littéraire et cinématographique.

Le 23 mars 1988, il fut élu membre de l'académie des Beaux-Arts.

En 1991, il tourna «*Dien Bien Phu*» avec Patrick Catalifo, Donald Pleasence.

Il publia :

---

### **«*L'aile du papillon*» (2003)**

#### Roman de 280 pages

Le battement d'ailes d'un papillon au «pays du matin calme» provoque un ouragan à l'autre bout du monde. La rupture d'une manille à cinquante francs est à l'origine de catastrophes en chaîne. Au cœur de ce roman, le jeu du hasard et de la nécessité fait basculer le destin de trois hommes qui sont trois naufragés, chacun à sa manière.

Roscanvel, jeune ingénieur brillant et marin d'exception, rescapé du naufrage d'une course en solitaire, hissé à bord d'un cargo «poubelle», s'empare des commandes au beau milieu d'un typhon et se retrouve condamné pour mutinerie et pour meurtre...

Le narrateur, auquel son filleul, Roscanvel, raconte son histoire pour qu'il la consigne dans un livre est un ancien légionnaire qui a connu l'aventure mais qui vit désormais retiré dans un petit port breton rythmé par les tempêtes qui menacent les chalutiers et alimentent la chronique locale des bistrots de la criée.

Joakim Profieffke, capitaine du cargo à la dérive, est un personnage monstrueux vauté dans sa souille et racheté par sa fin.

## Commentaire

L'histoire n'est pas extraordinairement originale mais pose la question : au fond, l'existence d'un homme appartient-elle à celui qui l'a vécue ou à celui qui l'écrit? Si elle n'est pas autobiographique, elle reprend beaucoup d'éléments de la vie de l'auteur : le passé de légionnaire en Indochine et en Afrique, l'ambiance du petit port breton et de ses bistrots, la solidarité des marins... Il nous parle surtout de ces navires «poubelles» qui dangereux pour les côtes et pour leurs équipages de marins recrutés dans les pays pauvres et qui font quasiment office d'esclaves.

Pierre Schoendoerffer utilise un langage imagé et rempli d'expressions familières aux marins qui renforcent la véracité de cet univers.

En 2004, il adapta son roman au cinéma.

---

### ***“Là-haut, un roi au-dessus des nuages”***

(2004)

#### Roman

Qui est le réalisateur Henri Lanvern? Peut-être faudrait-il dire : qui était Lanvern? Car, depuis ce soir de juin 1978, où, lors du tournage en Thaïlande d'un film qu'il devait signer et qui devait être le film de sa vie, le cinéaste a annoncé à son équipe qu'il partait le lendemain vers le Laos chercher un ami de longue date, ancien d'Indochine comme lui, nul ne l'a revu, n'a recueilli le moindre écho de sa vie. Au devant de qui, au juste, allait-il? De son frère d'armes, le général Cao Ba Ky. Mais dans quelles circonstances, quelles conditions? et pourquoi ce silence? S'agirait il d'un meurtre longuement prémédité ou d'un kidnapping par les nouveaux maîtres du Vietnam? Ou encore, à l'inverse, d'une fuite? Autant de questions qui jalonnent une recherche singulièrement chargée d'ombres et de brumes. Une journaliste mène l'enquête, interroge successivement le producteur, un vieux briscard du journalisme, un colonel des services secrets froid et retors, le monteur, le prêtre breton qui a connu et confessé Lanvern enfant. Mais ils jouent au chat et à la souris avec cette enquêtrice qui peine à saisir leurs codes mystérieux et leurs souvenirs évasifs. Cependant, chacun finit par livrer sa part de vérité dans cette histoire dont la clé fondamentale, bien avant la découverte finale, pourrait être cette observation simple et superbe : *«Un seul type bien, vraiment bien, et ça change tout. - Un seul !»*

## Commentaire

C'est une histoire haletante parfois énigmatique, parfois bouleversante, et constamment prenante par le poids de vérité humaine qu'elle impose dans le parcours de ce labyrinthe. Traitant les thèmes classiques de l'honneur et de l'amitié, elle baigne dans une mystique romantique qui sonne comme un adieu.

En 2002, le roman a été adapté au cinéma par Schoendoerffer lui-même avec Jacques Dufilho, Bruno Cremer, Jacques Perrin, Claude Rich. Il y intercala des extraits de ses précédents opus, *“La 317e section”*, *“Le crabe-tambour”*, où évoluaient déjà les mêmes acteurs.

---

En 2007, Pierre Schoendoerffer se rendit en Afghanistan, invité par le 1er régiment de parachutistes d'infanterie de marine dont il est 1re classe d'honneur.

En 2008, il reçut le prix Henri-Langlois, pour l'ensemble de son oeuvre cinématographique et en particulier pour la qualité exceptionnelle de l'adaptation de son oeuvre littéraire au cinéma.

En 2011, il écrivit une courte préface pour un livre déchirant, *“Harkis, soldats abandonnés”*, deux cent quarante pages de photos et de témoignages à la gloire d'hommes d'honneur avec lesquels la France s'était déshonorée. Il y raconta sa visite, vingt ans auparavant, dans une communauté de harkis, à Largentière, en Ardèche ; il leur demandait leur aide pour le film qu'il préparait, *“L'honneur d'un capitaine”*, leur disant : *«On travaillera ensemble, la main dans la main. Je ne vous trahirai pas.»* ; la

moitié des harkis se levèrent, et sortirent dans la nuit glacée : «Monsieur, lui expliqua leur vieux chef, ne dites jamais que vous ne trahirez pas. Nous ne croyons plus ces mots.» Il s'exclama à leur adresse : «*Vive notre France !*», cette anecdote résumant sa mauvaise conscience, son sens de l'honneur, et sa fidélité aux causes perdues.

Le 14 mars 2012, à 83 ans, à Clamart (Hauts-de-Seine), le journaliste-écrivain-cinéaste, observateur tourmenté d'un monde englouti, dont la vie se confond avec les pages d'un livre d'histoire, qui ne s'était jamais remis du rapetissement d'une France qu'il rêvait grande, fière, impériale, dut déposer les armes, et s'éteignit. Diên Biên Phu venait de faire sa dernière victime.

Il avait marqué l'histoire journalistique, l'histoire littéraire, et l'histoire cinématographique (plus ou moins directement, Francis Ford Coppola dans "*Apocalypse now*" et Oliver Stone dans "*Platoon*" firent référence à leur cousin français, dont ils reconnurent la maestria).

Politiquement, il fut souvent pris entre deux feux, la gauche lui reprochant d'avoir combattu pour maintenir «l'empire français», tandis que la droite le trouvait un peu trop cosmopolite. Il en souffrit silencieusement, maugréant de temps à autre dans sa maison du pays bigouden, où il passait le plus clair de son temps.

Il est le père du cinéaste Frédéric Schoendoerffer, à qui l'on doit notamment le film "*Scènes de crime*" et la série "*Braquo*", et l'oncle du reporter-photographe Patrick Chauvel.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)